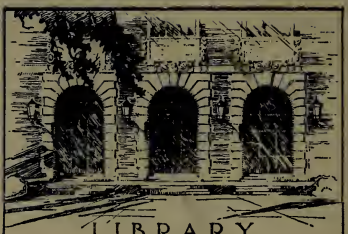
354B8
Os.Fv



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
854B83
Os.Fv

LE
CIEL
RÉFORMÉ

LE
CIEL REFORMÉ.
ESSAI
DE
TRADUCTION DE PARTIE
DU LIVRE ITALIEN,
SPACCIO
DELLA
BESTIA TRIONFANTE.

Demus alienis oblectationibus veniam, dum noſtris impetremus. *Plin.*...

L'AN 1000 700 50.

854 B83
Os. Fv

LE
CIEL RÉFORMÉ.

ESSAI
DE TRADUCTION DE PARTIE
DU LIVRE ITALIEN, INTITULÉ:

SPACCIO
DEL LA BESTIA TRIONFANTE:

LA DÉROUTE,
OU L'EXPULSION
DE LA BESTE TRIOMPHANTE:

PROPOSÉE PAR JUPITER,
EFFECTUÉE PAR LE CONSEIL DES DIEUX;
DÉCLARÉE PAR MERCURE.

C'EST SOPHIE, QUI EN FAIT LE RÉCIT;
C'EST SAULIN, QUI L'ENTEND,
ET NOLANUS, QUI LE PUBLIE.

Le tout diviſé en trois Dialogues, ſubdiviſé en trois Parties.

Dedié à l'Illuſtre & Preux Chevalier, le Seigneur PHILIPPE SIDNEY.

Imprimé à PARIS. 1584.

1085692

A

MONSIEUR ***.

IL vous eſt aſſez indifferent, à ce que je crois, Monſieur, de ſçavoir s'il eſt vrai ou non que Jordanus-Brunus, Auteur Italien fameux ait été brûlé à Rome au Champ de Flore en 1600. *pour les impiétés qu'on prétend être répandues dans ſes différens Ecrits.*

C'eſt une de ces Anecdotes littéraires que nous laiſſerons volontiers vous & moi dans l'état problématique; & je ne vous rappelle celle-ci, que parce que ce bon Jacobin du ſeiziéme ſiécle eſt l'Auteur, entr'autres, d'un Livre

dont vous me demandiez, il y a quelque tems des nouvelles, & que vous desiriez connoître.

Cet Ouvrage est intitulé en Italien : Spaccio del la Bestia trionfante, &c. *Il se trouve joint quelquefois à un autre, qui a pour titre :* La cena de i ceneri, *ainsi nommé, parce que les cinq Dialogues qui le composent, ont pour époque un premier jour du Carême.*

Si ces deux Ouvrages ne sont pas des chefs d'œuvres, au moins en ont-ils acquis en quelque sorte la valeur & le renom, par le prix exorbitant où ils sont portés, lorsqu'ils se trouvent dans quelque Vente publique. C'est ce qui est arrivé en dernier lieu à celle qui

vient de se faire de la Biblioteque de M. l'Abbé de Rothelin, où ils ont été vendus onze cens trente-deux livres, quoiqu'ils ne forment qu'un in 12. *sans beauté particuliere d'impression ni de caracteres. Seroit-ce donc la rareté qui en feroit seule le mérite? Il faut croire qu'il s'y joint celui de la singularité.*

Mais ce n'est pas au moins celle qu'y comptoit trouver un Curieux que je rencontrai l'autre jour, qui s'imaginoit, & s'étoit même déterminé à en faire l'acquisition dans cette idée, que c'étoit une satyre contre la Cour de Rome.

Il ne me regarda pas de trop bon œil, lorsque j'osai lui représenter, que de ces deux Ouvrages, l'un n'étoit

qu'un Traité de Philosophie morale suivant un plan extrémement bisarre, mais dans lequel la Ville Sainte n'est pas seulement nommée ; & que l'autre où l'Auteur semble être le précurseur du Spinosisme, est un Essai sur le système du monde, qui adopte le Système de Copernic, & où l'on se trouve dans ces tourbillons dont Descartes a fait depuis si grand usage.

Pour preuve de ma proposition, je lui fis part peu après du commencement de la traduction que j'ai faite, & que vous me demandez aujourd'hui de partie du premier de ces Livres, intitulé : Spaccio del la Bestia trionfante.

Vous jugerez vous-même mieux que

tout autre, de quelques idées de l'Auteur, & du projet qu'il annonce.

En état de comparer le texte avec la traduction, vous déciderez ſi j'ai ſaiſi le juſte milieu entre la liberté & la contrainte que demande le génie de chaque Langue, & la différence qui s'y trouve.

Peut-être me reprocherez-vous de m'être arrêté ſi promptement dans cet amuſement de mon loiſir; à moins qu'il n'arrive que cet échantillon ſeul vous prouve ſuffiſamment qu'en fait de Livres, comme à bien d'autres égards, la prévention agit avec un empire trop ſouverain; & que la rareté de certains Livres leur conſerve des avantages, qui ſeroient dûs, à bien meilleur

****

titre, à un mérite effectif, auquel il ſeroit plus à propos de s'attacher par préférence. Vous ſçavez que vos avis me décident : ils ranimeront ma plume ou la remettront dans ſon repos.

Je ſuis &c.

Ce 20. Juin 1750.

Noms des quarante-huit

CONSTELLATIONS.

Suivant l'Auteur.

La Petite-Ourſe.
La Grande-Ourſe.
Le Dragon.
Cefée, pere d'Andromede.
Arthophilax.
La Couronne Boréale.
L'Epée.
Alcyde.
La Lyre.
Le Cigne.
Caſſiopée.
Perſée.
Triptoleme.
Ophiulco. Le Serpent.
La Fléche, ou le Sagittaire.
Le Dauphin.
L'Aigle.
Pegaſe.
Andromede.
Le Triangle.
Le Belier.
Le Taureau.
Les Pleyades.
Les Gemeaux.
L'Ecreviſſe.
Le Lion.
La Vierge.
Les Balances.
Le Scorpion.
Le Sagittaire.
Le Capricorne.
Le Verſeau.
Les Poiſſons.
La Baleine.
Orion.
L'Eridan *ou* le Pô.

Les Lievres.
Le Grand Chien
La Petite Chienne.
Le Vaiſſeau, *ou* Navire.
La Vipére, *ou* Serpent.
Le Corbeau.
La Taſſe.
Le Centaure.
L'Autel.
L'Encenſoir.
La Couronne Auſtrale.
Le Poiſſon Méridional.

EPITRE

SERVANT

D'EXPLICATION

AU SEIGNEUR CHEVALIER

SIDNEY.

Par Nolanus.

NE voir pas le Soleil c'eſt être aveugle ; ne pas deſirer de le connoître c'eſt être mal aviſé ; ne pas lui rendre graces c'eſt manquer de reconnoiſſance. Peut-on méconoître l'é-

* Jordan-Brun, Auteur du Livre, étoit de Nole Ville du Royaume de Naples.

clat de ſes rayons, l'excellence de ſon Etre, le nombre de ſes bienfaits ; c'eſt le guide de nos ſens, le pere des ſubſtances, l'auteur de la vie. Je ne ſçais de même ce que je devrois penſer de moi, (Illuſtre Seigneur) ſi je ne déferois à votre eſprit toute l'eſtime, à l'aménité de vos mœurs tout l'hommage, & à vos vertus tout l'honneur qui leur eſt dû ; telle eſt l'idée que je me ſuis faite de vous, dès les premiers momens dont vous m'avez fait part dans mon voyage d'Angleterre, tel vous montrez-vous dans les diverſes occaſions qui ſe préſentent. Tel eſt le caractere qu'annonce à tous une inclination bienfaiſante & vraiment héroïque qui vous diſtingue. Mais je laiſſe le devoir d'un chacun à un chacun, & le penſer de tous à tous ; au moins le deſtin ne permettra pas, qu'en mon particulier, m'étant trouvé ſenſible à quelques diſgraces & manques d'égards, je ne le ſois par préférence à ce qui mérite le mieux ma grati-

tude. Ce seroit laisser aux yeux de la Postérité preuve du contraire, si avant de quitter votre belle & heureuse Patrie, Pays dont je pense si bien, où j'ai été reçu si favorablement, je ne vous faisois pas ma cour en vous marquant mes sentimens, ainsi qu'au généreux & noble *Foulques Grivel* votre digne ami; il fut élevé avec vous dès ses premiers ans, assez heureux pour vous ressembler par ses vertus & ses talens. Il vous seconda dans les bons offices que vous ne cessâtes de me rendre, & je les aurois éprouvé de lui à son tour, il les auroit effectués sans doute, si le poison malin d'une envieuse furie ne s'étoit répandu au milieu de nous avec toute sa force & sa noirceur.

J'oublie ces tristes conjonctures, je me réserve même quelqu'autre sujet à lui offrir; aujourd'hui je viens vous présenter trois Dialogues. Ils ne manqueront pas assurement d'être trouvés bons ou mauvais, prisés ou

honnis, excellens ou mépriſables, ſçavans ou pleins d'ignorance, élevés ou bas, utiles ou nuiſibles, riches ou ſtériles, ſérieux ou libertins, religieux ou profanes, préciſément ſelon que ceux entre les mains de qui ils tomberont, ſeront eux-mêmes d'une ou d'autre ſorte ; & comme il n'eſt que trop vrai que le nombre des ſots & des méchans eſt incomparablement plus grand que celui des gens d'eſprit & des ſages, il arrivera que ſi je veux jetter la vue ſur la gloire ou les autres avantages que donne la multitude des ſuffrages, je dois avoir peu d'idée de mon ſuccès, & penſer plûtôt à me taire qu'à me produire, loin de me promettre de la gloire ou de la ſatisfaction. Si au contraire je me repoſe ſur l'œil de l'éternelle Vérité, qui, ſeul eſtimateur du prix des objets, dédaigne ceux que l'illuſion groſſit pour ſe fixer ſur d'autres qu'une ridicule fantaiſie met au rabais, je me trouve d'autant plus encouragé à me roidir contre

le torrent, & mes pas ſont juſtifiés par les obſtacles mêmes qui ſe préſentent dès l'ouverture de la carriere.

Nous laiſſerons donc la multitude inſulter & tourner en ridicule le maſque ſous lequel ſe trouve caché le tréſor de la précieuſe vérité : ici le ſérieux eſt déguiſé ſous le burleſque : ne ſe rencontre-t il pas maintes gens par un effet contraire, qui ſous un ſourcil ſévere, un viſage abbâtu, une longue barbe, une robe portant reſpect avec la gravité la plus étudiée, renferment, au détriment du genre humain, l'ignorance la plus abjecte, & ſouvent le déſordre le plus affreux ?

Il arrivera que pluſieurs, peut-être *d'un peu meilleure foi*, pourront nous donner nous-mêmes pour ignorans & vicieux. Mais je ſçais quel eſt le ſeul Juge infaillible qui ſçaura fixer notre ſort, & je puis

me rendre au moins ce témoignage en dépit de la malice & de l'envie, que dans mes penſées, mes paroles & mes actions, je ne ſçai, je n'ai & je ne prétends que ſincérité, ſimplicité & vérité. On démêlera enfin les rangs de l'heroïſme véritable & de la vaine forfanterie : on ſçaura enfin que ce n'eſt pas un effort ou un titre de ſageſſe de croire ſans diſcernement & ſans choix. La vanité des hommes rendra hommage aux conſeils d'en haut & à ſes vues : on ne prendra plus pour un acte de religion & de piété plus qu'humaine le pervertiſſement de la bonne loi naturelle. Une contemplation elevée ne ſera plus traitée de folie : on ne fera plus conſiſter l'honneur dans une avare poſſeſſion, l'éclat de la vraie grandeur dans des excès de toute eſpéce ; le renom ne dépendra plus du nombre des miſérables qu'on aura ſous ſa dépendance, ni la vraie dignité, du luxe, ni l'élévation du plus ou moins de fortune. On ne prendra

plus

plus de fausses merveilles pour la vérité, de la malignité pour de la prudence, de la fausseté pour du sçavoir vivre, de la fureur pour de la force, de la violence pour une juste loi, de la tyrannie pour de la justice, de la violence pour un Jugement équitable, & ainsi du reste.

Ici, Jordanus parle pour être entendu. Il nomme franchement, & appelle par son nom ce à quoi la nature a donné un être spécifique; il ne traite point de honteux ce qu'elle honore; ne couvre point ce qu'elle montre à découvert. Il nomme le pain du pain, du vin de même. La tête, les pieds, les autres parties du corps conservent leurs noms, ainsi que manger, boire & dormir, & autres actes naturels. Il tient les miracles pour miracles, *les prouesses* & les merveilles pour ce qu'elles sont: la vérité, la science, la bonté, la vertu, s'annoncent de même sans voile ni masque. L'im-

posture n'est qu'imposture ; la tromperie porte son nom ; un couteau porte le sien ainsi que le feu, les paroles & les songes : la paix est la paix ; l'amour, amour. Il prend les Philosophes pour des Philosophes ; les Pédans pour des Pédans ; les Moines pour des Moines ; les Ministres pour des Ministres ; les Prédicans pour des Prédicans ; les sangsues pour des sangsues. Et *les gens inutiles*, les Saltimbanques, les Charlatans, les Baguenaudiers, les Affronteurs, les Bouffons, les Perroquets pour ce qu'ils se disent, pour ce qu'ils s'affichent, & pour ce qu'ils sont en effet. A ce même titre, les bons Ouvriers, les gens bienfaisans, les Héros & les Sages ne perdent rien de leur valeur.

Avec cette véracité, voyons comment ce nouveau Philosophe, ce Citoyen du monde, ce Fils du Soleil & de la Terre sera traité par ce monde même qu'il aime assez

peu. Il en ſera ſans doute haï, blâmé, perſécuté, chaſſé peut-être; mais que lui importe, s'il n'eſt ni oiſif ni mal occupé, en attendant l'inſtant de ſa mort, de ſa tranſmigration, de ſon changement?

Aujourd'hui il préſente à Sidney des Eſſais de ſa Philoſophie morale, non pas qu'il les regarde, qu'il les croie ou les prétende merveilleux; mais pour les ſoumettre à ſon examen, à ſes obſervations, à ſon jugement; pour qu'il en agrée tout ce qui le méritera; pour qu'il excuſe ce qui devra s'excuſer; & qu'il protége ce qui méritera cette faveur contre les grimaces & le dédain des Hypocrites; contre la dent & le nez des petits Sçavans; contre la lime & le ſiflet des Pédans. Il donnera avis aux premiers, qu'ils peuvent croire Jordan, perſuadé d'une Religion qui commence, qui s'accroît & qui ſe maintient, en reſſuſcitant les morts, guériſſant les malades, & répandant par-

tout ſes graces ; ainſi qu'il eſt éloigné de s'affecter pour un autre, qui enleve le bien d'autrui ; eſtropie les gens ſe portant bien, & porte la mort aux vivans. Il conſeillera aux ſeconds de ſe préſenter à l'Intelligence ſuprême, au Soleil intellectuel ; pour en obtenir les lumieres qui leur manquent. Il fera entendre aux troiſiémes, combien peu il nous convient d'être eſclaves, comme ils le ſont, de telles & telles façons de s'exprimer. Elles nous ſont aſſujetties, graces à Dieu, & nous uſerons à cet égard de toute notre liberté. Qu'ainſi donc ils ne nous importunent plus ; les premiers par leur conſcience perverſe ; les ſeconds, par leurs fauſſes vûes ; les derniers, par leurs recherches & leur inquiétude déplacée. Si ce n'eſt qu'ils ſoient déterminés, les uns à être convaincus de folie, d'envie & de malice : les ſeconds, d'ignorance, de préſomption & de témérité ; les derniers, de légereté, de vanité & de baſſeſſe. Pour ne

s'être pas abſtenus, les uns d'une vaine cenſure; les ſeconds, d'une noire calomnie; & les derniers, d'une ſotte critique.

Il eſt tems de donner à entendre à qui le veut & le peut, quel eſt mon projet dans les préſens Dialogues.

Je commence par proteſter qu'à mon égard j'approuve ce qui eſt communément approuvé, & regardé comme digne de l'être par les ſages, comme il eſt vrai que je réprouve avec eux le contraire. Ainſi que perſonne ne me faſſe l'injuſtice de ſoutenir ou de répandre que ce qui eſt écrit dans ce Livre, ſoit dit de ma part affirmativement. Qu'on imagine encore moins, ſi l'on ne cherche à s'abuſer, que j'aie pour objet dans aucun inſtant d'attaquer de front la vérité, ou ce qui eſt honnête, utile & naturel, par conſéquent divin. Qu'il tienne pour certain que tous

mes efforts tendent au contraire; & que s'il arrive quelquefois qu'ils ſoient infructueux, je reſte au moins dans le doute juſqu'à ce qu'une profonde étude l'ait réſolu.

Qu'on conſidére enſuite que ceci ſont des Dialogues où il y a des Interlocuteurs, qui font, pour ainſi dire, leur parti & qui rapportent les diſcours de pluſieurs autres qui abondent dans leur propre ſens, & raiſonnent avec la chaleur, & le zèle outré qui leur eſt propre.

Il faut ſuppoſer que ces Dialogues n'ont vû le jour que pour annoncer & préluder à un projet pour l'avenir. C'eſt de traiter de la Philoſophie morale, ſelon les lumieres que m'ont communiquées les rayons de la ſouveraine Intelligence; & je crois devoir commencer par propoſer quelques préludes, à l'exemple des Muſiciens; ombrer & tracer quelques deſſeins, comme font les Peintres; former un cane-

vas, ainſi qu'il eſt d'uſage aux Ouvrieres en tapiſſeries ; poſer des baſes & fondemens, comme ceux qui ont le deſſein d'un grand édifice ; ce qui m'a paru ne pouvoir mieux s'effectuer, qu'en mettant en ordre tous les premiers principes des moralités qui ſont les vertus & les vices capitaux. En ſuivant ce plan, j'introduis un Jupiter dans le repentir d'avoir chargé le Ciel d'un nombre choquant d'animaux, comme d'autant de vices ſous la forme de quarante-huit Images fameuſes. Il prend le parti de les bannir aujourd'hui du Ciel ; de les dégrader de leur gloire, de leur deſtiner tout au plus certaines régions de la Terre ; & de mettre à leur place les Vertus, qui depuis ſi long-tems ſe trouvoient dans l'exil & la diſperſion.

Après cela, ſi dans l'exécution du projet vous voyez blâmer des choſes qui ne vous paroiſſent pas mériter pas cette note ; ſi vous

en voyez mépriſer d'autres que vous jugerez dignes d'eſtime ; ſi même des perſonnages ſupérieurs avancent comme inconteſtables des maximes qui mériteroient la diſcuſſion & l'examen, ſoit dans ces préliminaires, ſoit dans le corps des Dialogues ; ſi vous voyez des propos dépareillés, tombans de l'excès de la gayeté dans celui du ſérieux, penſez que le tout eſt fait pour être regardé avec des lunettes non ordinaires.

Enfin, ne prenez ici pour point fixe que l'ordre & le nombre des ſujets de conſidération morale, avec les fondemens de cette Philoſophie que vous y trouverez toute entiere. Qu'au reſte un chacun en cueille les fruits ſuivant ſa portée perſonnelle. Il fut toujours vrai qu'il n'y a rien de ſi mauvais dont on ne puiſſe tirer un bien, ainſi qu'on trouve dans ce qu'il y a de plus parfait, un objet de critique & de ſcandale quand on eſt mal diſpoſé.

Ici donc, en tenant tout ce dont il n'y a point de fruit à tirer, pour choſe douteuſe & ſuſpecte, qu'on prenne à coup sûr pour notre objet final l'ordre, le theâtre & le champ des vertus & des viçes, dont nous nous propoſons, ſuivant nos lumieres, de faire la recherche & l'examen, pour s'y conformer ou les fuir, & donner enſuite dans des Dialogues particuliers un plan plus ſuivi, plus régulier de cette Philoſophie, qui nous menera à des raiſonnemens plus décidés & plus sûrs.

J'ai déja inſinué, ce me ſemble, que nous prenons ici Jupiter, non pour ce Repréſentant ou Lieutenant du premier Principe, & la Cauſe univerſelle, mais pour quelque choſe de variable & ſujet à la deſtinée du changement. Il connoît lui-même qu'au milieu d'une infinité d'êtres & de ſubſtances, il eſt un Individu ſous telle & telle compoſition, rapport & circonſtances, avec les

différences particulieres, naissantes des contrariétés qui se refondent & se reproduisent les unes des autres; avec cette vicissitude qui fait que comme ce qui n'étoit pas d'abord Jupiter, l'est ensuite devenu; de même ce qui est à présent Jupiter, finira par être toute autre chose. Il sçait que la substance éternelle des corps, qui ne peut ni se tirer de rien ni s'anéantir, mais est susceptible de formes, de figures, de raréfaction, d'épaisseur; que cette substance, dis-je, se dissout dans sa composition, que la complexion en est changeante, que sa figure, que son être s'altere, que son état est sujet à l'inconstance, pendant que les élémens restent ce qu'ils furent toujours, le seul principe de la matiere qui est la vraie substance des choses, éternelle, *inengendrable*, incorruptible. Il sçait de même que dans l'éternelle substance incorporelle rien ne se change, rien n'acquiert de forme ou n'en perd, elle reste toujours ce qu'elle

fut. Incapable de diſſolution, comme elle l'eſt de compoſition, & comme telle ne mourant jamais, parce que la mort n'eſt autre choſe que la ſéparation des parties qui s'étoient réunies dans le compoſé, ce qui fait *que reſtant tout*, l'être ſubſtantiel, qui ne ſe perd point, ce n'eſt que la ceſſation de l'accident, de l'accord, de l'union & de l'harmonie.

Il ſçait que la ſubſtance ſpirituelle, encore qu'elle entre en ſociété avec les corps, ne doit point être regardée, comme faiſant proprement compoſition ou mêlange avec eux: cela eſt bon de corps à corps, d'une partie de matiere à l'autre; mais c'eſt un principe *efficient* & agiſſant dans l'intérieur, par lequel, au-travers duquel, & autour duquel ſe fait la compoſition, préciſément tel qu'eſt le nocher dans le vaiſſeau; le Pere de famille dans ſa maiſon, Ouvrier agiſſant dans l'intérieur du bâti-

ment, il contemple & conserve l'édifice: dans ce principe est la vertu qui tient unis les élémens contraires, en amalgamant, avec certaine harmonie, les qualités discordantes qui constituent, & conservent la composition d'un animal. C'est cet Ouvrier qui dispose le métier, ourdit la toile, tresse les fils, modére les teintes. Il digere & distribue les esprits, répand les fibres dans les chairs, étend les cartilages, donne de la solidité aux os, aux nerfs leurs branches, aux arteres leur profondeur; la fécondité aux veines; la chaleur au cœur, aux poulmons l'élasticité; pourvoit enfin dans tout l'intérieur à cette chaleur, source de la vie, & à l'humide radical, d'où résulte l'Individu avec les traits que nous y voyons.

C'est ainsi que par la même loi qui forme l'*habitation* dans toutes les choses animées depuis le centre du cœur ou partie qui y répond, jusqu'aux parties plus éloignées,

& les branches qui s'étendent ; c'eſt ainſi que par cette même loi, dis-je, le principe de diſſolution agit dans ſon tems & détruit l'édifice : la contrariété des élémens s'oppoſe à la perpétuité de l'union & des accords. Les fils ſe rompent ; ce qu'il reſte d'eſprits fait une ſorte de retraite vers le cœur, & montre par cette révolution même, qu'il faut ſortir par la même porte par où l'on eſt entré en commençant d'être.

Il eſt également connu de Jupiter, combien il ſeroit abſurde que la matiere corporelle, ſuſceptible en elle-même de compoſition, de diviſion, de forme, de mouvement & ſoumiſe à l'ame, étant hors d'état d'être anéantie, on ne reconnut pas pour être d'une nature encore plus excellente ce qui commande, gouverne, remue, vivifie, conſerve & ſoutient le tout. Quel état que celui de ce premier moteur, s'il n'étoit, comme le veulent certains fous, ſoi diſans

Philoſophes, qu'un acte réſultant de l'harmonie, de la ſimetrie & des accords, en un mot, un accident qui ſe réduiroit au néant par la diſſolution du compoſé, au lieu d'être un principe & une cauſe intrinſeque d'harmonie & de ſimetrie, qui peut auſſi bien ſubſiſter ſans le corps, que le corps qu'il gouverne, qu'il réunit par ſa préſence, qu'il diſperſe en s'abſentant, peut ſubſiſter ſans lui.

C'eſt donc ce principe que Jupiter croit être la ſubſtance qui eſt véritablement l'homme, & non un accident réſultant de la compoſition. C'eſt-là le Dieu, le Héros, le Démon, la Divinité particuliere, l'intelligence, ſuſceptible en détail d'un être, d'un nom & d'un état différent, ainſi qu'en elle pour elle & par elle il ſe forme différens corps & complexions. Mais ce principe ſupérieur au corps, qui ne peut ni le gêner ni le contraindre, eſt ſubordonné lui-même à un autre effet de la Juſtice ſuprême. Il

peut mériter par des affections déſordonnées d'être relégué dans un autre corps où il ſera tourmenté & avili, & n'aura plus droit d'attendre le gouvernement & l'adminiſtration d'un meilleur poſte, s'étant mal conduit dans le premier.

Ainſi pour avoir, par exemple, mené ici une vie *brutale*, la Juſtice des deſtinées, (ſelon beaucoup de Philoſophes des plus diſtingués, dont l'avis, ſuivant moi, mérite conſidération, s'il ne mérite pas entiere croyance) lui deſtine une priſon convenable à ſa faute, des organes convenables à pareil ouvrier, & ainſi en paſſant toujours ſucceſſivement dans différentes conditions, le deſtin du changement le conduira tantôt dans des états ſupportables, tantôt dans de pires, ſelon qu'il aura bien ou mal uſé du dernier de ſes paſſages. Ne voyons-nous pas de même l'homme changeant quelquefois de caractere & d'affections, de bon qu'il étoit de-

venir méchant; tomber de la sobriété dans l'intempérance; & au contraire, de la ressemblance qu'il avoit avec certain animal, en contracter une toute différente plus avantageuse ou autrement, & cela en vertu de certains traits qui prenant leur source dans l'esprit intérieur, se manifestent de telle sorte sur le corps qu'un Physionomiste habile ne s'y trompe pas.

Ainsi comme nous voyons dans l'espece humaine les uns ou les autres avoir dans le regard, la voix, le geste, les affections ou inclinations, quelque chose qui tient de l'aigle, du cheval, du cochon, de l'âne, &c. Il est à croire qu'il est en eux un principe au moyen duquel dans un changement passé ou à venir ils ont été, ou ont à être quelqu'un de ces animaux; à moins que par un effort d'étude, de continence, de contemplation, ou autres vertus, ils ne réussissent à changer leur sort.

C'est

C'eſt de cette façon de penſer ſur laquelle nous nous ſommes peut-être plus étendus que ne le demandoit le moment préſent, mais nous avions nos raiſons. C'eſt de-là, dis-je, que prend ſa ſource l'acte de repentir de Jupiter, qu'on fait paroître comme un Dieu qui eut tantôt des qualités brillantes & ſupérieures, tantôt des accès de fragilité, de déſordre même ou de groſſieretés, comme on le dépeint dans ſes différentes métamorphoſes, pour marquer les changemens différens auſquels il fut ſujet, & qui ſe rencontrent ſoit dans Jupiter, ſoit dans l'ame ou dans l'homme, tant qu'ils roulent dans cette flotante matiere. Nous voyons, en un mot, Jupiter envoyé comme Gouverneur & Moteur du Ciel, pour donner à entendre comment dans tout homme & dans chaque individu on voit une ſorte de monde & d'univers, où par Jupiter Gouverneur nous appercevons la lumiere intellectuelle qui diſpenſe, gouverne & diſtribue, comme dans

une admirable architecture les rangs & les places des vertus & des vices.

C'eſt ce monde ainſi compoſé, différent de l'imagination des Mathématiciens & des Phyſiciens qui ne ſont guères plus ſages les uns que les autres, en y comprenant les Péripatéticiens qui ſont les plus vains de tous; c'eſt ce monde, dis-je, diviſé en tant de ſpheres, diſtingué par quarante-huit figures qui partagent le huitiéme Ciel, appellé Firmament par le Vulgaire, qui eſt le principe & l'objet de notre travail.

C'eſt là que Jupiter, qui repréſente chacun de nous, naît enſuite de ſa conception, paſſe par les degrès de l'enfance & de la jeuneſſe, devient robuſte, tombe enſuite dans la vieilleſſe & l'infirmité; de-là tantôt innocent tantôt coupable, tantôt ſage tantôt débauché, juſte ou injuſte, il ne prend un état de conſiſtance dans le bien que forcé:

par le déclin de ſes forces, où touché de crainte de la juſtice fatale, ſupérieure aux Dieux dont les menaces l'épouvantent.

Il arrive donc que le jour où ſe célébre dans le Ciel la Fête de la victoire ſur les Geans (emblême de la guerre continuelle & ſans trêve de l'ame contre les vices & les affections déſordonnées), Jupiter veut effectuer ce qu'il s'étoit propoſé depuis quelque tems ; ainſi que l'homme penſant à changer de vie & de conduite, commence par y être excité par une certaine lumiere placée ſur la guerite, la cage ou la pouppe de notre vaiſſeau, ce qui ſe nomme par quelques-uns Syndereſe. Ces premiers efforts ſont ici preſque toujours *indiqués par Momus* : il en fait la propoſition aux Dieux, c'eſt-à-dire, qu'il exerce l'acte du raiſonnement de ſon conſeil intérieur : il met en délibération ce qu'il y a à faire, en raſſemblant les vœux, armant les puiſſances &

raprochant les intentions. Il n'agit point après le ſouper & dans la nuit ſans le Soleil d'intelligence, ſans la lumiere de la raiſon: il n'opére point à jeun ni le matin, c'eſt-à-dire, ſans avoir l'eſprit animé & réchauffé de la chaleur d'en haut, mais après le diner, c'eſt-à-dire, après avoir pris l'ambroſie d'un zèle courageux & le nectar du divin amour. Dans le milieu du jour ou à peu près, c'eſt-à-dire, au moment qu'on eſt moins expoſé aux ſurpriſes de l'erreur, & que la vérité ſe fait mieux ſentir dans la pureté de ſes rayons. *Alors eſt chaſſée ſans reſſource la Bête triomphante*, c'eſt-à-dire, les vices qui dominent, & ont coutume d'affaiſſer la partie divine; l'eſprit ſe dégage de ſes erreurs & ſe pare de l'ornement des vertus, tant par amour de la beauté eſſentielle à la bonté & juſtice naturelle, que par le deſir d'une volonté conſéquente qui en eſt le fruit, & par la haine & la crainte de la difformité contraire & du déplaiſir qui en réſulte.

Cet accord ſera cenſé parfait & accepté par tous les Dieux, lorſque les vertus & les puiſſances de l'ame concourreront à ſoutenir l'ouvrage, & la ſage & juſte opération de la lumiere efficace qui redreſſe le ſens, l'entendement, le diſcours, la mémoire, la partie concupiſcible & iraſcible, la ſyndereſe, la réſolution, toutes les facultés déſignées par Mercure, Pallas, Diane, Cupidon, Venus, Mars, Momus, Jupiter & autres Dieux.

L'Orſa. Là donc où étoit l'Ourſe dans la partie la plus élevée du Ciel, eſt placée la Vérité, bien digne de cette préférence par ſon rang & ſa ſupériorité qui la rend la premiere, la derniere & le centre de toutes choſes, comme elle en eſt par ſon entité, ſa néceſſité & ſa bonté, le principe, le milieu, la fin & la perfection. Le champ de la contemplation dans le genre métha-phyſique, phyſique, moral & logique lui

donna naiſſance, & avec l'Ourſe ſont précipitées la contrarieté, la fauſſeté, le défaut, l'impoſſibilité, le contingent, l'hypocriſie, l'impoſture & la félonie.

La place de la Grande-Ourſe demeura vacante pour raiſon que je me diſpenſerai de dire ici.

Il Dracone. Au lieu du Dragon tortueux & recourbé ſe place pour être plus près de la vérité, la Prudence avec ſes Suivantes, la Dialectique & la Métaphyſique qui a à ſa droite la fourberie, la fauſſe fineſſe & la malice; à ſa gauche, la ſtupidité, la pareſſe & l'imprudence: de-là tombe la caſualité, le peu de précaution, le hazard, la négligence avec leurs accompagnemens à droite & à gauche.

Cepheo. Du lieu d'où eſt banni Cephée tombe le ſophiſme, l'ignorance de mauvaiſe

volonté, la ſotte confiance avec ſes Suivantes, ſes Miniſtres & leur ſuite ; & ici ſe préſente la Sageſſe, pour être compagne de la prudence, & elle aura dans ſa ſphere ce qu'il y a de divin, de naturel, de moral & de raiſonnable.

Artophilax. La Loi pour ſe rendre voiſine de la Sageſſe, prend la place d'Artophilax & de ſon char, & on la verra déſormais s'étendre ſur le droit divin, le naturel, celui des nations, le droit civil, politique, œconomique & moral particulier ; connoiſſances, au moyen deſquelles on s'éleve aux choſes d'en haut, on redeſcend aux inférieures ; on s'étend ſur les égales, ou l'on ſe retourne ſur ſoi-même ; de-là tombent la prévarication, le délit, l'excès, le faux extraordinaire avec toute leur ſuite.

Où brilloit la Couronne Boreale accompagnant l'Epée, paroît le jugement comme l'effet de la Loi le plus prochain & l'acte de

la juſtice ; on le verra ſe porter ſur cinq objets, l'appréhenſion, la diſcuſſion, la détermination, l'impoſition de la Loi & ſon exécution, & de-là par droit de conſéquence tombe l'iniquité & ce qui la ſuit.

La Corona. Par la Courone eſt figuré le prix & la récompenſe.

La Spada, Par l'Epée eſt repréſentée le châtiment & la vengeance. Là il paroît qu'Hercule avec ſa maſſue ſe fait place après le combat qu'ont entr'elles la pauvreté & les richeſſes, l'avarice & la fortune ; pour aller s'établir dans une ſorte de forteresſe, où l'on voit ſucceſſivement l'attaque, la réſiſtance, le ſoutien, le choc & la défenſe ; à ſa droite tombe la barbarie, la fureur & la cruauté ; à ſa gauche, la lacheté, la foibleſſe, la puſillanimité ; on voit autour la témérité, l'audace, la préſomption, l'inſolente confiance ; & vis-à-vis, le décourage-

ment, la peur, le doute, le déſeſpoir & ſa ſuite.

La Lyra. Là où ſe voit la Lyre à neuf cordes, paroît Mnemoſyne avec les neuf Muſes ſes filles, l'Arithmetique, la Géométrie, la Muſique, la Poëſie, l'Aſtronomie, l'Hiſtoire, &c. d'où il eſt naturel de voir tomber l'ignorance & la pareſſe, qui réduit à l'état des bêtes: la mere a l'univers pour champ, chacune de ſes filles a ſon propre objet.

Il Cigno. Le Cigne eſt remplacé par le repentir, le renouvellement, la palinodie, la réforme: & de-là ſont précipités la philautie, l'impureté, l'impudence, & leur ſuite releguée dans le champ de l'erreur & de la tromperie.

Caſſiopea. Caſſiopée avec l'arrogance & la vanterie, & leur ambitieuſe cohorte cédent

à la majesté, à la gloire, à la dignité & à l'honneur, avec leur cour, qui le plus ordinairement est par choix, la simplicité & la vérité que la dissimulation n'altére que dans des cas de nécessité, qui n'ôtent pas toute ressource à la vertu.

Perseo. Persée ne fait plus parade de son trophée sur les Gorgones que pour déférer à la vigilance, l'amour du travail, l'exercice, l'occupation avec les éperons de l'émulation & du zèle. Tout ceci est suivi des bonnes pensées, de l'amour du bien public, des arts, de l'invention & des recherches animées par la force & la santé. Il s'éleve pour obstacles, d'un côté l'engourdissement, l'oisivété, la paresse & la vaine crainte; d'un autre côté l'inquiétude, la vaine curiosité, l'esprit de contestation & de mauvaise critique, la subtilité, les mauvais défis, qui semblent propres à élever le séjour du repentir.

Triptolemo. Triptoleme voit monter à sa place l'humanité avec ce qui peut s'appeller sa famille, le bon conseil, le secours, la clémence, les graces & tout ce qui a rapport à la philantropie bien entendue; l'envie, la malignité, le dedain sont ses ennemis déclarés & irréconciliables.

Ophiulco. Le Serpent est remplacé par la sagacité, le bon accueil, & autres semblables bonnes qualités, qui tiennent à la prudence, & font disparoître leurs contraires.

La Saetta. Au lieu de la Flêche se voit le choix judicieux, les égards, les attentions qui n'exercent jamais mieux leur zèle qu'en bannissant la calomnie & la médisance & les autres rejettons de la haine, de l'envie & de la vengeance, avec leurs espions & tous leurs pieges.

Il Delfino. On trouve au lieu des replis

du Dauphin, l'amitié, l'affabilité, les bons offices, qui font fuir la troupe ennemie & outrageuse de la haine, du duel & de la vengeance.

L'Aquila. Là où l'Aigle faisoit son séjour avec l'ambition, la présomption, la témérité, la tyrannie, l'oppression, l'usurpation &c. la magnanimité y établit le sien avec la grandeur véritable, la générosité, la dignité & toute l'autorité qui l'accompagne.

Pegaseo Cavallo. Où étoit le Cheval Pegase, se voit l'entousiasme, l'inspiration, l'extase, la prophétie, qui banit l'emportement farouche, la manie, la fougue, l'esprit pervers, le renversement des sens, qui n'ont pour principe qu'une mélancolie désordonnée & la noirceur de l'esprit.

Andromeda. Andromede avec l'obstination & la sotte persuasion, fille d'une dou-

ble ignorance, cede à l'aiſance, au doux eſpoir, à la délicieuſe eſpérance inſpirée par le bon principe.

Triangolo. Au lieu du Triangle qui ſe détache, ſe fixe la fidélité avec la conſtance, l'amour ſincere & la ſimple vérité, dans l'éloignement qui les ſépare de la fraude, de la tromperie & de l'inſtabilité.

Montone. Au Mouton ou Belier ſuccéde l'eſprit de ſubordination & de hiérarchie dans les dignités ſéculieres ou autres, qui ſe trouve content dans les bornes du devoir, de l'obéiſſance & de la vertueuſe émulation, qui éloigne le mauvais exemple, le ſcandale, l'eſprit de parti, qui ne peuvent qu'enfanter la diſperſion, l'apoſtaſie, le ſchiſme & l'obſtination de l'héréſie.

Il Tauro. Le Taureau ſembloit deſtiné à figurer la patience, la tolérance, la longa-

nimité, le reſſentiment d'une colere juſte & réglée, avec lui s'éloigne la colere effrenée, l'indignation, l'eſprit de contradiction, l'impatience, les plaintes & les cris déplacés.

Le Pleïadi. Aux Pleyades ſuccédent l'union, l'état civil, les aſſemblées policées, ſoit du peuple dans une République, ſoit du Clergé dans l'Egliſe; l'amour réglé, la concorde y réſident & en chaſſent tout eſprit de parti, toute faction, triumvirat, &c. avec tous les conſeils pervers qui l'inſpirent.

Li Gemelli. Du lieu dont les Gemeaux ſont chaſſés, s'empare le pur amour, l'amitié, la paix, & les bannis enmenent à leur ſuite l'indigne partialité, qui dans ſon obſtination n'annonce qu'un deſir injuſte & pervers.

Il Granchio. L'Ecreviſſe emporte à ſa

ſuite la mauvaiſe repréhenſion, l'indigne retour, le vil défaut, le relachement déplacé dans le travail, qui marque le peu de courage & la puſillanimité, & l'on voit remonter vers les étoiles le retour au bien, la ſuppreſſion du mal, l'éloignement de toute fauſſeté, qui a pour principe la crainte honnête, l'amour réglé, la bonne intention & le louable repentir ſuivi d'une noble fermeté dans la pratique de la vertu.

Il Leone. Le Lion entraîne avec lui la terreur tirannique, l'épouvante, la dangereuſe & haïſſable autorité, l'orgueilleuſe préſomption, & le plaiſir réprouvé qu'on trouve à être plûtôt craint, qu'aimé; ces monſtres cruels & rigoureux environnés de crainte & de ſoupçons ſont ſubjugués par la magnanimité, la nobleſſe, la pitié généreuſe, la clémence, le charme d'être aimé plûtôt que craint, que ſuivent la ſécurité & la douce tranquillité.

La Vergine. A la Vierge se joignent la continence, la chasteté, la modestie, la pudeur, l'honnêteté, en triomphant des vices contraires.

Le Bilancie. Au signe des Balences qui furent toujours la figure de l'équité, de la justice, de la grace, de la *gratitude* & du *respect*, se trouve la juste distribution des graces, l'équité dans les échanges & les récompenses, sans laisser de ressource à l'injustice ou à ses branches.

Il Scorpione. Là où le Scorpion recourboit sa queue crochue & étendoit les pattes, on ne voit plus l'injuste applaudissement, l'amour déguisé, la tromperie, la trahison, mais les vertus contraires, filles de la simplicité, de la sincérité & de la vérité.

Il Sagittario. L'entendement & la volonté se forment par la contemplation & l'étude

l'étude dont le Sagittaire étoit la figure : l'ignorance & la rêverie creuse en sont bannies.

Il Capricorno. Dans le séjour du Capricorne vous voyez le désert, la solitude, la retraite & leur suite symbole de la liberté.

Aquario. A la place de l'humide Verseau, voyez la tempérance, mere de maintes vertus qui se fait voir ici particulierement avec ses filles la politesse & l'urbanité, à l'exclusion de la dureté & des dehors repoussans & farouches.

Gli Pesci. De-là avec le silence méprisant, la honteuse envie, la misantropie dédaigneuse sont bannis *les Poissons*, en faisant place au silence prudent, à la circonspection, à la patience, qui font de leur côté disparoître le babil, la bouffonnerie, les avant-propos & tout ce qui ne respire qu'une futile légereté.

Il Ceto. Où étoit la *Baleine* à ſec ſe trouve la tranquillité de l'eſprit, qui ſe repoſe dans la paix & le calme, qui exclud toute inquiétude & tout orage.

Orione. Le divin & merveilleux Orion voit ſuccéder la vraie force & la vérité à l'impoſture, à la ſubtilité, aux vains prodiges qui ſont conduits par la vaine gloire, la charlatanerie & les ſtériles efforts des puiſſances tant viſibles qu'inviſibles, qui travaillent en faveur du menſonge.

Eridano. Nous ne manquerons pas de trouver quelque choſe de diſtingué à dire à l'occaſion du Fleuve du Pô, dont nous parlerons une autre fois d'une façon plus convenable en tems & lieu.

La Lepre. La vaine crainte, la lacheté, le tremblement, la défiance, le déſeſpoir, le faux ſoupçon ſe cachent avec *le Lievre*

timide, à la vûe de la crainte enfant de la prudence, & la retenue attentive, ſuite du véritable honneur & de la vraie gloire.

Il Can. maggiore. L'Ourſe avoit placé le Grand-Chien en diſpoſition de courre le Lievre. C'eſt-là où paroît actuellement la vigilance, la garde exacte, l'amour de la République, la haine des tirans, le zèle, la prudence: la chaſſe & autres talens de même eſpece ont peine à en ſoutenir le regard, encore que Jupiter y mette une ſorte d'heroïſme, l'idée naturelle l'exclud & y laiſſe celle d'une qualité féroce, qui ne ſe ſent que du boucher & d'un bourreau.

La Cagnuola. La Petite Chienne entraîne avec elle la flaterie & la vile adulation, & s'élevent à leur place la douceur, l'aimable politeſſe, l'honnête prévenance & l'humanité compatiſſante.

La Nave. Le Navire précipite avec lui

dans la mer avec la vile avarice la fraude dans le commerce, le gain ſordide, le piratiſme devorant, pendant qu'on voit triompher la libéralité, l'officieuſe communication, la précaution bien priſe, l'engagement réciproque & fidéle, & toute la ſuite que permet l'idée d'une fortune honnête.

Serpe. Là où s'allongeoit en rampant le Serpent du midi, appellé l'Hydre, domine la judicieuſe ſagacité, la ſage prévoyance, la prudence dans ſa force au lieu de l'engourdiſſement de la vieilleſſe & du ſtupide & feint rajeuniſſement qui n'eſt que l'effet de l'envie.

Il Corvo. Avec le noir Corbeau diſparoît le babil importun & croaſſant; l'affronteuſe impoſture avec toute ſa honte & ſes pieges, la lenteur négligente dans l'occaſion d'être utile, la groſſiere gourmandiſe, & ſuccédent à leur place la divine ſcience

de l'avenir & la *connoiſſance des augures* autant qu'elle peut s'employer à bonne fin dans une Religion ſage ou dans une Republique reglée.

La Tazza. La *Taſſe* ne ſe préſentoit qu'avec la ſuite des deſordres qu'entraînent les excès ou l'yvreſſe; la tempérance la remplace avec la ſobre retenue de l'abſtinence & de la réſerve.

Centauro. Le Centaure Demi-Dieu s'accorde & s'arrange par analogie avec la divine parabole, le myſtere des fables morales & le miniſtere ſaint avec tout ce qui l'environne, en même tems qu'on voit ſe précipiter de ſon ſéjour les contes ridicules, les folles métaphores, les ſens détournés, les applications vicieuſes, les réformes ſans régle, la pureté qui n'eſt qu'apparante, les ſectes pernicieuſes, & tout ce qui ne peut tendre qu'à la confuſion & au déſordre en

favorisant la malice & l'aveuglement de l'ignorance.

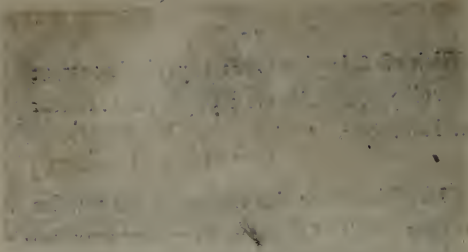
Altare. Avec l'*Autel* est la religion, la foi & la pieté, & de son angle oriental tombe la cruauté avec toute la manie qu'elle inspire, & la superstition avec le menu détail qui la couvre d'un juste mépris, ainsi que du côté de son occident se précipite l'impieté barbare avec toute la folie de l'athéisme.

La Corona Australe. La Courone du Midy, symbole de la recompense, de l'honneur & de la gloire, annonce le fruit des vertus qui ont coûté tant d'efforts & de combats couronnés des faveurs célestes.

Il Pesce Meridionale. Là où se prend *le Poisson du Midy*, là est le sentiment pur & voluptueux des fruits glorieux & honorables qui répandent dans l'ame la douceur la plus

délicieuſe & la plus vive ; enyvrée du torrent de volupté, elle n'envie à Jupiter ni le nectar ni l'ambroſie.

Là eſt le terme des travaux & de tous les orages paſſés. Là eſt un lit voluptueux, un repos tranquille & charmant, & la ſécurité la plus parfaite. Adieu.



PREMIER DIALOGUE DU LIVRE ITALIEN, INTITULÉ: *SPACCIO* DEL LA BESTIA TRIONFANTE.

INTERLOCUTEURS, { SOPHIE. SAULIN. MERCURE.

SOPHIE.

TELLEMENT que s'il n'y avoit du changement, de la variété & de la viciſſitude dans les corps, dans la matiere & dans l'être, il n'y auroit ni harmonie, ni bonté, ni rien d'agréable dans la Nature.

SAULIN.

C'eſt ce que vous nous avez fort bien démontré, ſçavante Sophie.

SOPHIE.

Nous ne voyons point que le plaiſir conſiſte en autre choſe qu'en certain mouvement, certaine route, certain paſſage. L'état de la faim eſt triſte & pénible; celui de la ſatiété eſt déplaiſant & lourd. Le mouvement qui fait paſſer de l'une à l'autre eſt le ſeul agréable. L'état de l'ardeur amoureuſe eſt une ſorte de tourment; celui où elle ſe trouve ſatisfaite n'a rien de gai, c'eſt le moment intermédiaire qui ſeul a l'air du plaiſir: celui-ci effectivement n'a lieu que dans la jouiſſance d'un moment qui déja touche au paſſé. Il n'y a qu'une ſorte d'inſtant après le repos pour goûter le plaiſir de l'agitation, ainſi qu'il n'y en a qu'un après celle-ci pour goûter la tranquillité.

SAULIN.

S'il en eſt ainſi, il n'y a point de plaiſir ſans mêlange de triſteſſe, puiſque le mouvement même participe de ce qui contente & de ce qui déplaît.

SOPHIE.

Fort bien. Et j'ajoute à ce qui a été dit, que Jupiter quelquefois, comme s'il s'ennuyoit de ſa grandeur, prend certains momens de relache. Tantôt Laboureur, Chaſſeur ou Soldat ; on l'a vû un jour parmi les Dieux, un autre jour parmi les hommes, & le moment d'après avec les bêtes. L'habitant des Campagnes ſe fait une fête de venir par objet de promenade dans l'intérieur de la Ville, comme l'habitant de celle-ci fait uſage de ſa liberté & de ſes loiſirs, en allant chercher les Campagnes. A-t-on été aſſis ou couché quelque tems on veut marcher ; l'exercice eſt ſuivi par le

repos. On se délasse de sa maison par la Campagne : la Campagne n'empêche pas le retour du desir d'être chez soi. Le mets le plus exquis trop repeté rassasie & fait mal au cœur. Variété, changement, c'est le goût commun ; & nous voyons enfin tant de rapport entre les contraires qu'ils se conviennent mieux l'un l'autre, qu'il n'arrive à deux objets trop ressemblans.

SAULIN.

Je suis frappé des mêmes idées. La justice n'a d'exercice qu'avec l'erreur ; l'accord naît de la contrariété. Le corps spherique ne pose pas sur un corps : ils ne se touchent que sur un point ; mais le concave se repose sur le convexe. Dans le genre moral, l'homme hautain s'accorde mal avec son pareil, ainsi que le pauvre avec le pauvre, & l'avare avec l'avare ; mais le premier se plaît avec le modeste, l'autre avec le riche, & le troisiéme avec le magnifique. La Physique &

les Mathématiques nous préſentent comme la découverte d'un Philoſophe diſtingué, la coincidence des contraires, & c'eſt le chef-d'œuvre de la Pratique d'en fixer la rencontre & le point d'appui. Ainſi rien de plus vrai que ce que vous avez avancé, divine Sophie. Je n'ai à deſirer que de ſçavoir à quel propos, & dans quelle idée vous l'avez dit.

SOPHIE.

Ce que j'en veux conclure, c'eſt que le commencement, le milieu & la fin, la naiſſance & la perfection de tout ce que nous voyons ſe fait par les contraires dans tous les ſens; & qu'où il ſe trouve de la contrarieté, là eſt l'action, la réaction, le mouvement, la diverſité, la multitude, l'ordre & ſes degrés, la ſucceſſion & la viciſſitude. C'eſt pourquoi avec un peu de réflexion on ne doit jamais s'élever ni s'abattre pour le plus ou moins de fortune ou de bonheur. Quelque comparaiſon que l'on faſſe avec

un état différent, moi-même toujours remplie de mon objet, qui n'eſt autre que la vérité, m'étant trouvée ſi long-tems fugitive, condamnée à l'humiliation & au mépris, j'ai jugé que cette ſituation même d'opprobre étoit au gré des deſtins le principe de mon retour, & d'un retour d'autant plus éclatant que les contradictions avoient été plus marquées.

SAULIN.

C'eſt ainſi qu'il faut pour réuſſir à s'élever de terre par des ſauts hardis, commencer par s'abaiſſer, & que le moyen de franchir un foſſé eſt de prendre de la force en ſe retirant huit ou dix pieds en arriére.

SOPHIE.

Ainſi donc j'eſpere d'autant mieux pour l'avenir que le paſſé m'a été plus contraire.

SAULIN.

Tel en effet eſt au plus bas
De cette tant fameuſe roüe,

Qui pour être au plus haut n'a plus qu'à faire un pas ;
Ainſi la fortune ſe joue.
Et n'a-t-on pas vû maintes fois,
Tel qui n'oſoit montrer ſa tête,
Faire du monde la conquête,
Et l'aſſujettir à ſes loix.

Mais de grace ſuivez, Sophie, & ſpécifiez plus expreſſément votre projet.

SOPHIE.

Le Dieu du Tonnerre, qui pendant tant d'années a tenu la conduite du jeune homme le plus abandonné à ſes deſirs, livré ou aux armes ou aux amours, ce Jupiter ſe trouve aujourd'hui comme ſubjugué par le tems, & commence à renoncer aux paſſe-tems que ſemble autoriſer la jeuneſſe.

SAULIN.

Il me ſemble que les Poëtes, mais jamais les Philoſophes n'ont ainſi peint ni introduit

les Dieux. Eſt-il donc vrai que Jupiter & les autres Dieux vieilliſſent ? Il n'eſt donc pas impoſſible qu'ils ſoient ſoumis à traverſer l'Acheron ?

SOPHIE.

Tais-toi, Saulin, garde-toi de m'interrompre, & écoutes-moi juſqu'à la fin.

SAULIN.

A la bonne heure, je vous livre toute mon attention, bien aſſuré qu'il ne ſort de votre bouche que de grands & graves propos, & je ne me défie que de ma tête, ſçavoir ſi elle pourra les entendre & les porter.

SOPHIE.

N'en doutez pas. Jupiter donc, vous diſois-je, prend de la maturité, & n'admet plus dans ſon Conſeil que des perſonnes qui ont *la neige* ſur la tête, les ſillons au front

front, les lunettes au nez, la farine au menton, le bâton à la main & du plomb aux pieds. Dans la tête, dis-je, une imagination juste, un entendement profond, une mémoire exacte. Dans le front une *appréhension sensée*, la prudence dans les yeux, la sagacité dans le nez; l'attention dans l'oreille; la vérité sur la langue; la sincérité dans la poitrine; des affections réglées dans le cœur; la patience dans les épaules; l'oubli des offenses dans le dos; le discernement dans l'estomac; la sobriété dans le ventre; la continence dans le sein; la constance dans les jambes; la droiture dans les plantes du pied. A la main gauche le pentateuque des decrets; dans la droite la raison capable de discussions, la science, la justice, l'autorité pour commander & le pouvoir d'exécuter.

SAULIN.

Voilà vraiment Jupiter en bonne dispo-

ſition ; mais il faut, ce me ſemble, qu'il ait commencé lui-même par ſe laver un peu & ſe purifier.

SOPHIE.

Oh, il n'eſt plus queſtion d'animaux dont il prenne la figure. Plus d'Europes qui lui donnent les cornes d'un Taureau ; plus de Danaé qui le faſſe changer en Or ; plus de Leda qui lui donnent les plumes du Cigne ; plus de Nymphes Aſterie ou de Ganymedes qui le transforment en Aigle ; plus d'Avantures qui le couvrent de la peau d'un ſerpent ; plus de Mnemoſines pour qui il devienne Berger ; plus d'Antiopes qui le dégradent en Satyre ; plus d'Alcmenes qui lui faſſent doubler Amphitrion. *Il faut vous en dire la raiſon* : c'eſt que le timon qui dreſſoit & tournoit ce vaiſſeau de métamorphoſes eſt devenu ſi flaſque & de ſi peu de conſiſtance, qu'il ne tient plus contre la force de l'eau, & peut-être même eſt-il

vrai que l'eau lui manque abſolument: la voile eſt déchirée de façon & ſe trouve en ſi mauvais ordre, que le vent ſouffle en vain pour l'enfler. Les rames qui ſuppléoient aux vents contraires, & ſembloient défier les tempêtes, ont perdu leur vigueur dans le calme même; en vain le Comité donne ſes ſignaux, hélas, les Rameurs ſont tombés dans l'état de paralyſie.

SAULIN.

Quel malheur! quelle diſgrace!

SOPHIE.

Déſormais on ne dira point que le Pere des Dieux ſe livre à ſes plaiſirs, à ſes caprices; le bon Pere à préſent eſt tout eſprit.

SAULIN.

Comme celui qui avoit tant de femmes & de Concubines, quand à la fin il en eſt las, qu'il eſt tout recru & hors de combat,

il prend le parti de s'écrier, vanité des vanités, tout n'eſt rien que vanité.

SOPHIE.

Il penſe au jour de ſon jugement, parce que le terme s'en approche ; les trente-ſix mille ans bientôt expirent ; la révolution de la grande année du monde n'eſt pas loin. Il craint qu'un nouveau Souverain * ne vienne reprendre ſa place ; le mouvement de la trépidation, les nouvelles qu'il apprend des révolutions des Planettes, tout le menace d'un changement de ſucceſſion qui le bannit, & il n'eſt point raſſuré par les vains pronoſtics des Aſtrologues qu'il conſulte.

SAULIN.

On craint donc qu'il ne vienne quelque ſucceſſeur habile, qui à l'exemple du Prêtre Jean pour prévenir tout inconvénient, ban-

* Celio.

nisse ses fils dans les serrails du mont Ararat; & dans la crainte des insultes d'un nouveau Saturne, prenne les précautions les plus sûres pour * tenir ses meubles à couvert & ne rien risquer. Aureste, dans les grands dangers les grandes précautions, si pareilles ne réussissent pas tout est perdu; la porte des plaisirs & de leur suite se trouve fermée. En vain attendra-t on le jour de la naissance de la Déesse de Cypris, celui de l'expulsion de Saturne, de l'exaltation de Jupiter, de la multiplication de ses enfans dans des générations innombrables, & il seroit plus vrai que jamais de dire:

Nec iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles. **

SOPHIE.

Les choses étant donc ainsi, & Jupiter

* Mutande di ferro Braghe di diamante.
** Achille désormais n'ira plus à la guerre.

appercevant dans l'importun mémorial de sa force délabrée & de ses talens qui s'affoiblissent, qu'il approche en quelque sorte de sa mort, a recours à des vœux, conjure les destins de disposer pour l'avenir les événemens à son avantage.

SAULIN.

Mais vous me dites-là, divine Sophie, des choses merveilleuses qui me passent; vous voulez que Jupiter ne connoisse pas la condition du destin, qui a pour caractere propre & trop connu d'être absolument inexorable. N'est-il pas vraisemblable que dans quelque moment de délassement il lui ait pris en gré de lire quelque Poëte. Il aura pû tomber sur Sénéque le Tragique, où l'on lit que le destin conduit tout, que c'est à nous de céder à son pouvoir.

O Destin, quelle puissance
Ne se soumet pas à toi!

Tout fléchit ſous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de réſiſtance.
Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux;
C'eſt toi qui nous amenes
Tous les événemens heureux ou malheureux.
Tu les a liés entr'eux
Avec d'inviſibles chaînes,
Par des moyens ſecrets,
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque inſtant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.
C'eſt envain qu'un mortel pleure, gémit, ſoupire;
Un Dieu voudroit envain t'oppoſer ſa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de preſcrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire,
Ton inflexible dureté
En fait la majeſté.

SOPHIE.

Le Deſtin exige en outre que bien que Ju-

piter ſache toute ſon immortalité, il ne manque pas d'aller, pour ainſi dire, à la rencontre de ce même ſort. Oui le Deſtin a ordonné & prévu qu'il ſe feroit des vœux & des prieres, autant pour obtenir qu'au riſque de ne pas réuſſir, & pour ne pas trop appeſantir les ames dans leur tranſmigration, il a preſcrit le breuvage des eaux de Lethé, pour qu'au moyen de l'oubli chacun faſſe enſorte de ſe contenter de ſon état. Ainſi les jeunes gens ne réclament pas l'état de l'enfance ; les enfans ne regrettent point l'état qui a précédé leur naiſſance dans le ſein de leur mere, & perſonne ne déſire celui qu'il avoit avant de reparoître dans la nature. Le Cochon ne veut pas mourir pour ceſſer d'être Cochon ; il en eſt de même du Cheval, &c. Jupiter dans les circonſtances où il ſe trouve, craint de n'être plus Jupiter ; mais, grace au Deſtin, ſon ſort ne changera pas qu'il n'ait bû de l'eau du Fleuve fatal.

SAULIN.

Tellement, Sophie, (ô prodige inouï) que ce Dieu eſt dans le cas de former lui-même des vœux, & d'avoir à craindre la juſtice; je me demandrois avec étonnement pourquoi les Dieux craignoient ſouverainement de ſe parjurer par le Fleuve du Stix, à préſent je comprends que cela vient du tribut qu'ils ont eux-mêmes à payer.

SOPHIE.

Cela eſt ainſi: Vulcain par Arrêt du ſort ne doit point travailler les jours de Fêtes. Bacchus a défenſe de faire paroître à ſa Cour & de laiſſer extravaguer les Bachantes, ſi ce n'eſt dans le tems du Carnaval & dans les Fêtes principales de l'année, & cela le ſoir ſeulement après le coucher du Soleil; encore lui faut-il permiſſion expreſſe. Momus qui s'étoit échappé dans ſes diſcours contre les Dieux, en reprenant trop rigi-

dement à leur gré, leurs erreurs, s'eſt trouvé banni du Conſiſtoire & de l'Aſſemblée des Dieux, & relegué dans l'Etoile qui eſt dans la pointe de la queue de la Grande-Ourſe, ſans pouvoir paſſer le point parallele au-deſſus du Mont Caucaſe, où le pauvre Dieu éprouvoit toutes les rigueurs d'un froid & d'une faim mortelle. Il eſt vrai qu'aujourd'hui il eſt rappellé, juſtifié, & retabli dans ſon état ancien, & conſtitué Crieur ordinaire & extraordinaire avec le plus ample privilége de pouvoir reprendre les vices ſans égard aux titres ni dignités de qui que ce ſoit.

Le même ordre défend à Cupidon de plus aller nud comme de coutume, en préſence des hommes, des Héros & des Dieux. Il lui eſt enjoint de ne plus choquer la vue des habitans de l'Olympe dans la voie Lactée où il affecte des démonſtrations ſcandaleuſes; mais de ſe couvrir à l'avenir, au

moins de la ceinture en bas. Il ne doit plus ſurtout lancer de traits qui allarment la nature ; l'amour des hommes aura les mêmes bornes que celui des animaux. Les Saiſons en ſeront déterminées ; les chats aiment au mois de Mars, les ânes dans celui de Mai ; les jours marqués pour les hommes ſeront ceux où Petrarque devint amoureux de Laure, & le Dante de Beatrix : & ce Statut eſt annoncé en forme *d'Intérim* juſqu'au prochain Concile, qui ſe tiendra à l'entrée du Soleil dans le dixiéme degré de la Balance, à l'embouchure du Fleuve du Pô, où eſt le pli du genou d'Orion. Là ſe rétablira cette loi naturelle qui permet à tout mâle d'avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir & rendre fécondes, d'autant qu'il eſt ſuperflu & injuſte & tout-à-fait contraire à la nature, de répandre en tems inutile, & peut-être avec danger, ce qui trouveroit ailleurs ſa place pour ſuſciter des Héros, & remplir les vuides qui

ſe trouvent ſur les Siéges de l'Empirée.

SAULIN.

Voilà les meilleures précautions du monde; n'y a-t-il rien de plus?

SOPHIE.

Là Ganymede, qui en dépit de la jalouſe Junon étoit en ſi grande faveur près de ſon époux, qu'il n'étoit permis qu'à lui de l'approcher, & de lui préſenter ſon foudre, tandis que les autres ſe tenoient en arriere avec reſpect; ce Favori, dis-je, commence à croire que ſi la puiſſance de ſon Maître ſe dégrade ainſi, il aura bientôt à craindre d'avoir pour ſeule reſſource de changer ſon rôle de Mignon de Jupiter en celui d'Ecuyer de Mars.

SAULIN.

D'où pourroit venir ce changement?

SOPHIE.

Il vient de ce que je vous ai dit de la révolution de Jupiter, & de ce que l'envieux Saturne, en feignant ces jours passés de lui faire des caresses, s'avisa de lui passer la main sous le menton & le long de ses joues vermeilles, & ce d'une façon si étrange que tout le visage lui a pelé, ensorte que peu à peu disparoît cette beauté, qui sçut faire descendre Jupiter du haut des Cieux, qui mit ce Favori presqu'à sa place, en montrant le fils d'un mortel déifié, & le Pere des Dieux devenu un Oiseau.

SAULIN.

O prodige étonnant ! continuez.

SOPHIE.

Il est défendu désormais à tous les Dieux d'avoir des Mignons ou des Favoris au-dessous de vingt-cinq ans.

SAULIN.

Ah, Ah! & que fera donc Apollon de on cher Hyacinthe ?

SOPHIE.

Tu crois bien qu'il n'eſt pas content.

SAULIN.

Je ſuis effectivement tenté de croire que ſon chagrin eſt la cauſe de l'obſcurité qui régne dans le Ciel depuis ſept ou huit jours ; ſa reſpiration entrecoupée produit ces nuages épais ; ſes ſoupirs cauſent les vents orageux, & ſes larmes les pluyes qui nous inondent.

SOPHIE.

Ce n'eſt pas mal deviné.

SAULIN.

Eh bien donc ! qu'arrivera-t-il du pauvre enfant ?

SOPHIE.

Son protecteur a pris le parti de l'envoyer étudier les Belles Lettres dans quelque Univerſité fameuſe ſous quelque Maître renommé.

SAULIN.

O fortune, ô ſort mal-encontreux ! Eſt-ce donc là un morceau de pédant ? Ne valoit-il pas mieux le mettre entre les mains d'un Poëte ou d'un Orateur, ou l'élever ſous le bâton de la Croix, n'étoit-il pas plus convenable de le confier...,?

SOPHIE.

Il ſuffit... : ce qui doit être ſera. Mais pour t'achever l'hiſtoire de Ganymede, ce petit Mignon, penſant l'autre jour être dans ſa faveur ordinaire, préſentoit à Jupiter le Nectar ; ce Dieu ayant fixé quelque tems le trouble qu'il liſoit dans ſes yeux ; n'as-

tu point de honte, lui dit-il, penses-tu n'être encore qu'un enfant? N'est-il pas tems enfin, fils de Tros, qu'il te vienne un peu de jugement & de réflexion? Ne t'apperçois-tu point qu'ils sont passés ces jours où je trouvois bon que tu vinsses me rendre compte des agaceries que te faisoient Silene ou Faune à la dérobée? L'enfant de Lampsaque & autres étoient au comble de leurs vœux, s'ils surprenoient de toi quelque tendre caresse; & s'ils t'avoient touché seulement le bout du doigt, ils croyoient, en honneur de cette grace, ne devoir pas se laver les mains de la journée, ou ils s'avisoient de mille autres caprices. Pense désormais qu'il ne sera plus question de tout ceci; je ne veux plus autour de moi de ce badinage.... Qui fut bien étonné? Ce fut le pauvre garçon. Le changement qui se fit sur son visage ne se peut comprendre. La pitié des uns, le rire des autres firent un combat d'impressions sur lui que j'aurois peine à dépeindre. SAULIN.

SAULIN.

Pour cette fois, à mon avis, je crois qu'Apollon ne manqua pas de rire.

SOPHIE.

Attends: ce que tu viens d'entendre ce ne ſont que des fleurs.

SAULIN.

Eh bien, j'écoute.

SOPHIE.

Hier qui étoit le jour de fête deſtiné à honorer la mémoire de la Victoire des Dieux ſur les Geans, immédiatement après le diner, cette aimable Divinité qui ſeule gouverne la Nature, de laquelle tout ce qui reſpire ſent le pouvoir & la douceur.

L'aimable mere des Amours;
La Reine qui commande aux hommes comme aux Dieux;

Celle à qui tous les animaux,
Doivent le bien de naître & de voir le Soleil.
Qui voit cesser les vents, ainsi que les tempêtes,
Au moment qu'au lever d'une brillante aurore,
Par son calme la Mer annonce son respect ;
Et la Terre à l'envi se hâte de paroître,
Dans ses plus beaux atours, & vient lui pré-
senter
Par les charmantes mains des gentilles Naya-
des
Les feuilles, les fleurs & les fruits
Que répand à ses pieds la Corne d'abondance.

Ce fut, dis-je, cette Divinité qui ayant disposé une Fête de danse, se présenta avec cette grace enchantereſſe capable de toucher le noir Caron, & alla, suivant l'ordre & l'usage, présenter la main à Jupiter. Quel changement ! quel accueil ! Au lieu de la recevoir comme de coutume avec le plus tendre baiser, & d'accepter son invitation en lui faisant mille caresses, plus vives même qu'il ne semble convenir d'un pere à l'égard de sa fille. Hier en la repoussant

avec aigreur, d'un ton qui paroiſſoit lui dire, gardez-vous ſurtout de me toucher: ah, Venus, Venus! reprit-il, n'eſt-il donc pas poſſible enfin que vous penſiez une fois quel eſt mon état & le vôtre? Crois-tu qu'il ſoit vrai, comme l'imaginent de nous les hommes, que qui eſt vieux ſoit toujours vieux; que la jeuneſſe ſoit éternelle; que l'enfant ne ceſſe point de l'être; & que nous-mêmes, ſous le prétexte du privilége de l'éternité, parce que les portraits qui ſe font de nous ne changent point, nous reſtions toujours tels que nous étions, lorſque nous avons été enlevés de la terre pour être placés dans l'Olympe.

La Fête d'aujourd'hui me rapelle le ſouvenir de la diſpoſition où je me trouvai quand je foudroyai ces fiers Geans, qui oſerent mettre Oſſa ſur Pelion & l'Olympe ſur Oſſa; quand j'eus la force d'abîmer dans les noires cavernes du Tenare ce feroce Briarée

à qui la Terre sa mere avoit donné cent bras & cent mains pour multiplier les efforts de son impuissant orgueil : ce fut alors que je releguai le présomptueux Typhée vers la jonction des deux Mers de Toscane & d'Ionie, en l'accablant en outre du poids de toute la Sicile, qui lui servit d'une éternelle sépulture, en l'engloutissant tout vif, ce qui a fait dire à un Poëte.

Ici l'audacieux Typhée puni d'un téméraire orgueil, gémit sous la masse assemblée de deux Monts qui sont son cercueil. L'un est nommé Pachin, l'autre le Mont Pelore ; & sur ses épaules encore s'appesantit le Mont affreux de Lilibée, & l'Ethna sur sa tête retentit sans trêve ni fête, des marteaux de Vulcain travaillant pour les Dieux.

Moi qui ai lancé sur cet autre Titan l'Isle de Prochyta ; moi qui ai réprimé l'au-

dace de Lycaon, & qui du tems de Deucalion ai innondé la terre soulevée contre les Dieux, & me suis montré à tant de titres, digne de mon autorité; hélas, à peine au moment présent, puis-je faire face à certains demi-hommes, il me faut à ma honte laisser aller le monde au gré du hazard & de la fortune. Qui la suit le mieux l'attrape, & qui la subjugue en jouit. Je suis réduit au sort du Lion décrépit d'Ésope à qui l'Asne donne des coups de pieds que le Singe brave impunément, & contre lequel le vil Porc va porter sa pance poudreuse comme contre une borne insensible.

Il n'est plus question des Oracles fameux, des Temples, des Autels qui avoient été élevés à mon honneur. Ils sont tous profanés & abbatus, & je vois à leur place des Statues & des Autels érigés pour des créatures que j'ai honte de nommer, monstres plus difformes que nos Faunes & nos Satyres

plus méprisables que les Crocodiles d'Egypte : ceux-ci au moins, par l'effet de la magie donnoient quelque signe de divinité, mais ceux-là sont absolument le fumier de la terre, & tout l'honneur qu'on leur rend n'est que pour insulter à notre disgrace.

Les loix, les cérémonies, les sacrifices, dont mes envoyés avoient donné en mon nom les Ordonnances & les Statuts, sont sans exercice & sans vigeur. On ne trouve à leur place que de sales & indignes fantaisies qui abrutissent, au lieu de faire des Héros, comme il arrivoit en conséquence du culte qui m'étoit destiné. La fumée de l'encens, celle des sacrifices n'arrive plus jusqu'à nous. Envain nous prendroit-il appetit ou besoin d'aller chercher la ressource des cuisines, elle nous seroit interdite, & il semble qu'on veut effacer jusqu'aux vestiges des anciennes & saintes institutions.

L'expérience m'apprend que le monde eſt comme un Cheval vif qui ſçait diſtinguer qui le monte. S'il reconnoît ſon Cavalier pour mal-adroit, il le mépriſe, le met hors de ſelle, trouve le moyen de le jetter à terre & le paye de coups de pied & de ruades.

Quel état eſt le mien ! mon corps ſe déſſeche ; je n'ai plus d'humide que le cerveau ; les durillons arrivent, le dents me tombent ; la chair jaunit ; les cheveux blanchiſſent ; les paupieres ſe relachent ; la vue ſe reſſerre, la reſpiration devient difficile ; la toux augmente, à peine ſuis-je ferme en mon ſeant ; je ne marche qu'en tremblant ; le poux s'affoiblit, les côtes de même ; les articulations & les fibres ſe durciſſent ; je ne trouve pareillement de dureté que dans les jointures & aux talons, & ce qui me fâche le plus, je ne trouve rien que de flaſque où j'aurois eu le plus d'envie de conſerver de la fermeté.

En un mot, ma Junon de moi n'eſt plus jalouſe,
Et craignant peu que je me blouſe,
Elle ne fait plus de moi cas,
Ni pour mes abſences, fracas.

Ton Vulcain même (pour laiſſer les autres Dieux de côté.) Qu'en dis tu, ſi tu veux réflechir à ſon état préſent; bat-il l'enclume avec cette force qui faiſoit jadis retentir les montagnes circonvoiſines, & multiplioit les échos depuis l'Ethna juſqu'aux concavités du Mont Veſuve. Qu'eſt devenue cette vigueur de mon forgeron, de ton époux? n'eſt-elle pas perdue, ou la réſerve-t-il toute entiere pour remplir d'air les ſoufflets qui ſervent à entretenir ſes feux, ou ſa force le ſert-elle encore bien pour lever les peſans marteaux qui battent les métaux enflammés.

Toi-même, ma chere ſœur, interroges ton miroir, ſi tu te défies de tout autre,

juges par ces rides & ces sillons si le tems n'a point fait d'impressions qui diminuent tes attraits de jour en jour, & éloignent tes adorateurs ? Ces joues où se formoient ces jolies fossetes, qui donnoient tant de graces à ton sourire, ne sont-elles point applaties ? Ces yeux d'où partoient tant de traits vifs & aimables, ne commencent-ils point à se creuser ? Ces proportions charmantes qui font la beauté, ne disparoissent-elles pas successivement pour former certaines parentheses entre les dents & les oreilles, qui bientôt te feront ressembler moins à une femme qu'à un crocodile? Soit que tu ries ou non, ce front qui se désleche, la peau qui s'approche des os, l'humide radical qui se dissipe, la peau qui se noircit, tout annonce l'éclipse de ces graces & la ruine de cette symetrie qui faisoit jouer tant d'appas, qui s'en vont en fumée & qui disparoissent..... Pourquoi pleures-tu, Venus? & toi, Momus,

pourquoi ris-tu, dit Jupiter en voyant celui-ci montrer les dents, & celle-la verſer des larmes.) Je vois que Momus ſe rappelle le jour qu'un de ces Bouffons qui diſent la vérité en riant dans les Cours des Princes, s'aviſa de dire qu'Eſculape t'avoit fait une proviſion de poudre de corne de cerf, & de conſerve de coraux, après t'avoir tiré deux groſſes dents, & le tout ſi ſecrettement qu'à préſent il n'y a pierre de l'Olympe qui ne le ſçache..... Tu vois donc, ma chere Amie, que le tems nous trahit & nous ſubjugue, que nous ſommes tous ſujets au changement; & ce qui plus m'afflige, que nous n'avons ni certitude ni eſpérance de reprendre l'état où nous avons été.... Allons, & comme nous ne nous ſouvenons point de ce que nous étions avant d'être ce que nous ſommes, prenons notre parti ſur l'ignorance où nous ſommes réduits de ce que nous deviendrons un jour. Nous voyons la crainte qu'on avoit

de nous ; le culte qu'on nous rendoit, ainſi que notre majeſté, notre dignité, notre beauté, tout s'anéantit, de même que l'ombre diſparoît avec le corps. La vérité ſeule avec la vertu abſolue eſt immuable & immortelle ; & ſi quelquefois elle ſemble tomber & faire le plongeon, elle ne manque pas de ſe relever en ſon tems. Sophie, ſa Suivante, lui tend la main. Gardons-nous donc d'offenſer la Divinité du Deſtin, inſultant à la double Déité qui eſt ſa bien-Aimée & ſa Favorite. Penſons à notre état prochain, & ne manquons pas, en reſpectant cette Divinité univerſelle, d'élever notre cœur & nos affections vers l'Auteur & le Diſtributeur de tout bien, & des différens états, en le ſuppliant pour que dans notre transfuſion, notre paſſage, notre métemſycoſe, il nous donne d'heureux génies en partage. Penſons, quoiqu'on le diſe inexorable, qu'il faut le prévenir par des vœux, ou pour être con-

ſervés dans l'état préſent ; ou pour en
dans un meilleur, au moins dans un ſe
blable ou qui ne ſoit pas beaucoup au-deſſo
Peut-être que cette diſpoſition affectue
vers la Divinité dominante eſt un augure
d'un retour de ſa bonté à notre égard. Qui-
conque eſt marqué pour être un homme,
le Deſtin le guide & le fait paſſer par le
ſein d'une mortelle. L'eſprit deſtiné à repa-
roître ſous l'extérieur d'un poiſſon, doit
trouver ſon principe dans les eaux. Qui
ſçait ſi pour être favoriſé des Dieux, il ne
faut pas paſſer par les vœux & les ſacrifi-
ces? Employons les moyens qui ſont en
nous, laiſſons au Deſtin à faire le reſte.

Fin de la I. Partie du I. Dialogue.